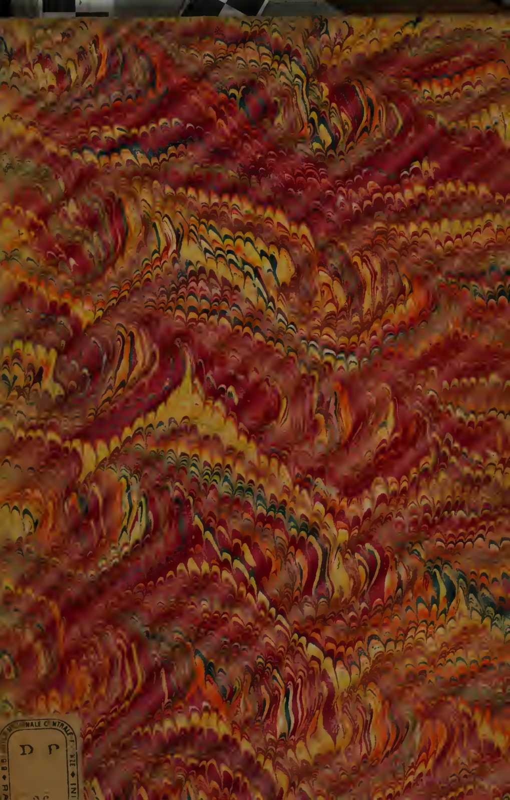
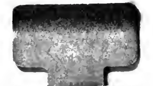

NALE C NTRALE F NZE
D P

D. P.






OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Joannis Nencini
1876





DANTE

TRADUIT PAR LAMENNAIS

PAR

M. LE COMTE FOUCHER DE CAREIL

(Extrait de la *Revue Contemporaine* du 30 avril 1856).



PARIS

IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET Cᵉ

Rue Coq-Héron, 5.

—

1856

DANTE

TRADUIT PAR LAMENNAIS

Depuis trente ans une influence nouvelle s'est révélée dans le mouvement général de la littérature. Faible d'abord et presque imperceptible à son début, cette influence s'est rapidement développée, et elle acquiert tous les jours de nouvelles forces. Dante a reparu. Son poème, longtemps oublié, est aujourd'hui dans les mains de tous ; l'Allemagne et l'Angleterre disputent à la France l'honneur de le commenter et de le traduire. Le roi de Saxe s'est mis en Allemagne à la tête de cette renaissance; et l'un des membres de l'aristocratie anglaise, lord Vernon, s'applique à publier les documents précieux que renferment les bibliothèques de Florence. Dans ce retour de l'opinion vers une grande poésie, nous pouvons revendiquer la plus large part. Jetez un regard sur ces dernières années; vous serez étonnés du nombre des publications entreprises sur le Dante.

On peut classer les hommes qui s'en sont occupés en trois groupes: les traducteurs, les critiques et les artistes. Les traducteurs ont préparé les voies : quelques-uns, il est vrai, après avoir pâli sur l'Enfer, se sont arrêtés au seuil du Purgatoire ; d'autres ont parcouru jusqu'au bout la carrière difficile où ils s'étaient engagés. Les critiques, plus défiants, ont d'abord hésité, puis ils se sont rendus, et l'un des maîtres, M. Sainte-Beuve, n'hésite pas à qualifier de *révolution littéraire* un mouvement si rapide. Enfin, les artistes ont interprété avec

bonheur quelques pages du poète. La *Barque de Phlégias*, de M. Delacroix, et la *Françoise* de M. Scheffer, sont restées célèbres.

Disons à la louange de l'Enseignement public qu'il n'attendit pas l'opinion, qu'il la prévint plutôt. Dante y fut accueilli comme un hôte que l'on respecte et que l'on aime, et qui s'était autrefois assis sur les bancs de l'Université de Paris. Une chaire fut créée par un décret, qui rappelle celui de Florence instituant un enseignement national en l'honneur du Dante, et qui nous donnait Fauriel[1]. Un moment même on put croire que l'inspiration dantesque était descendue sur l'antique Sorbonne. Ce fut elle qui, saisissant dans la foule un jeune homme de talent, faisait frémir d'un mouvement d'enthousiasme les auditeurs pressés aux leçons d'Ozanam. Je le vois encore pâlir et trembler en entrant dans cette salle qu'il allait remplir de sa parole : parole ardente et fière comme cette poésie dont elle était l'écho, et qui ne fut qu'un long cri pour ranimer nos écoles. Quand il parlait du Dante et de Béatrice, il oubliait tout, même la Mort, qui était là derrière lui, et qui vint avant l'heure fermer le cours et nous enlever le *fidèle* du Dante !

Si Ozanam eût vécu, il n'eût pas vu sans douleur la tentative dont nous allons entretenir nos lecteurs. Nous nous occuperons en effet d'un homme qui a traduit la *Divine Comédie*, mais qui ne paraît pas l'avoir comprise. Nous avons à juger une étude qui est une page de plus à ajouter aux tristes négations de la critique contemporaine. Nous sommes forcé de rapprocher deux noms que l'on s'étonne de trouver réunis, Dante et Lamennais. Quels noms, en effet, et quels souvenirs ils réveillent ! Ne vous semble-t-il pas qu'entre eux tout diffère, et qu'on ne peut exprimer que par des contrastes l'impression que produit cette rencontre inattendue de deux hommes si bien faits pour être opposés l'un à l'autre.

Sans doute une critique superficielle et légère peut trouver d'abord quelques traits qui leur sont communs. Mais ces traits font mieux ressortir les différences qui les séparent. Tous deux portent l'auréole du malheur, mais l'un se montre docile à ses leçons et prêt à toutes les expiations ; l'autre se raidit contre les épreuves et finit par la révolte. Tous deux jetés dans l'arène des partis, l'un a hâte d'en sortir et de se retrouver lui-même ; l'autre s'y précipite avec fureur et s'y perd tout entier. Enfin, s'ils excellent dans la

[1] L'initiative de l'enseignement supérieur n'en resta pas là. M. de Salvandy envoya M. Ozanam en Italie avec la mission de rechercher les documents de son histoire. M. Fortoul a confié récemment, à l'auteur de cette étude, une mission semblable. Nous espérons que M. le ministre de l'instruction publique, qui joint à une connaissance approfondie du poëme de Dante le goût et l'étude des grands artistes de son temps, ne laissera pas s'arrêter l'impulsion que Fauriel et Ozanam ont donnée.

peinture des passions, l'un paraît surtout occupé de les réprimer et de les guérir, l'autre de les exciter et de les rallier à sa cause.

Quelle destinée que celle de Lamennais, quand on la compare à celle d'Alighieri! Quel compte sévère la postérité demandera des dons qu'il avait reçus à l'auteur des *Paroles d'un Croyant !* Dante ne manqua pas à la Providence qui l'avait appelé. Il fut le premier poète national de l'Italie, il l'enfanta à la vie de l'art; il mit sur ses lèvres le sceau du génie. Mais quand, par sa faute, Lamennais vit le bras qui le soutenait se retirer de lui, sa force se changea en faiblesse, et les œuvres de paix devinrent dans ses mains des œuvres de colère. Il descendit de ruine en ruine, cherchant toujours, sans le trouver, le Dieu perdu; et Dante, tardivement associé à ses veilles studieuses, fit en vain retentir à son oreille de terribles leçons.

Si M. Lamennais traduit le Dante, rien cependant ne le rattache à lui. Il s'en isole au contraire de plus en plus par sa traduction même. Bien éloigné de voir dans le mouvement dantesque une renaissance du spiritualisme chrétien, il croit devoir rompre violemment avec tous ceux qui l'entendent ainsi et afficher une liberté farouche dans l'interprétation du poème. Ses préventions l'aveuglent et lui font abandonner la belle école des Alfieri, des Monti, des Balbo, des Silvio Pellico, pour s'adresser à un groupe détaché de la mère-patrie et rapproché de la Réforme par le malheur et par la politique. Ugo Foscolo et Rossetti, tous deux réfugiés en Angleterre, sont devenus ses guides. C'est dans le Nord protestant qu'il cherche la lumière sur le Dante catholique.

Puisque M. Lamennais n'a pas cru devoir imiter la sage réserve de ses prédécesseurs, qui avaient toujours refusé de croire à ce Dante hérétique, conspirateur et réfugié, le devoir de la critique, avant de juger sa traduction, est de discuter les principes qui le guident et qu'il énonce dans son Introduction. Nous suivrons avec lui le Dante, non-seulement dans son poème, mais dans ses autres écrits. Nous l'étudierons dans les différents états où il fut placé, dans son siècle, dans sa patrie, dans l'exil. Nous verrons ainsi quelle idée un critique impartial doit se faire de ce grand poète, et si cette idée répond au type préconçu que M. Lamennais s'est formé et qu'il a longuement développé.

I

Je m'étonnerais que M. Lamennais, dans une discussion sur le Dante, eût conservé la liberté d'esprit suffisante pour en parler. Les

fantômes de ses préventions mal fondées contre les Papes, devaient obscurcir son jugement et l'ont obscurci en effet.

Pour appuyer ces préventions déjà vieilles, M. Lamennais ne craint pas de mettre à contribution le poème du Dante et de lui imposer une complicité morale que son nom seul repousse. Quelques vers de la *Divine comédie* contre des Papes peu dignes de ce nom lui servent à baser ses attaques ; et la juste indignation d'un grand poète se tourne en un fiel emprunté.

Nous croyons inutile de répéter ce que tout le monde sait déjà, que Dante n'usait du droit de la satire que contre les excès de l'autorité temporelle de ces princes de l'Eglise, dont il condamnait l'orgueil et les richesses, mais dont personne, plus que lui, ne respectait le caractère et les prérogatives spirituelles[1]. L'amertume de ses reproches est même d'autant plus vive qu'il se fait une plus grande idée d'un Pape vraiment digne de ce nom. Mais M. Lamennais ne se borne pas, dans son Introduction, à flétrir la Papauté, il renouvelle le déplorable malentendu qui lui fit déjà confondre les hommes et les doctrines. Il s'en prend aux dogmes chrétiens eux-mêmes et professe ouvertement la révolte (p. 59, 95 et suiv.). Il n'a pas vu que ces attaques avaient le tort d'ôter toute raison d'être au poème lui-même et à la traduction. En effet, si vous êtes contre l'éternité des peines, vous renversez la croyance à l'Enfer, qui devient un monument de l'ignorance et de la superstition des âges de foi, et Dante est rangé dans le troupeau crédule qui se laisse conduire en enfer par des prêtres fanatiques. C'est ainsi que M. Lamennais traduit, dans un langage démocratique moderne, ces beaux vers où le Dante se souvient qu'il a dormi, petit enfant, dans son beau Saint-Jean, dans le bercail du Christ[2] !

Ces mêmes préjugés le rendent aveugle sur l'Italie du XIII[e] siècle, qu'il n'épargne pas davantage. Il appelle ce siècle « la sombre époque où Dante écrivait. » Il parle de Rome comme en parlait Luther, oubliant sans doute que Dante tenait cette même ville en une telle vénération qu'il en déclarait « les pierres et les murailles saintes au delà de tout ce qu'on pourrait dire et croire. »

II

En voyant les singulières transformations que M. Lamennais fait subir à Dante, dans son étude, nous voudrions pouvoir placer,

[1] *Parad.*, ch. XVII

[2] *Parad*, ch. XXV, 5.

en tête de la nôtre, un portrait qui servit à le distinguer des faux Dantes. On aurait ainsi tout à la fois devant les yeux, dans un même cadre, l'original et la copie, et, quelle que soit l'habileté de M. Lamennais, quelques traits de la réalité suffiraient à dissiper ses fantômes.

Il y a plusieurs manières de se représenter le Dante : l'une est cette façon naïve et populaire, si vivement exprimée par une femme de Vérone qui, le voyant passer, s'écria : « Voilà celui qui revient de l'Enfer ! Vois comme il a le poil roussi et le teint noir ! » On raconte aussi qu'un moine, de l'abbaye *del Corvo*, rencontra un jour, dans l'église du monastère, un homme qui paraissait las et accablé de douleur, et, s'approchant de lui, il lui dit : « Que cherchez-vous, mon frère ? — La paix ! » lui fut-il répondu par cette voix qui était celle du Dante proscrit et malheureux. Ces deux légendes expriment, d'une manière saisissante et vraie, deux des sentiments qu'inspira le Dante à ses contemporains, et qui se transmettront, d'âge en âge, jusqu'à la postérité la plus reculée : la Terreur et la Pitié : une terreur presque superstitieuse, comme s'il eût été plus qu'un homme, et aussi une pieuse compassion pour ses malheurs. On conçoit que l'horreur des châtiments, qu'il a décrits dans son *Enfer*, ait contribué à entourer de respect et de crainte la mémoire d'un homme qui passait, aux yeux de la foule, pour être revenu vivant du royaume des morts. On comprend aussi le sentiment de lassitude et de tristesse qui lui fit chercher la paix dans cette Italie déchirée par les factions, et qui lui laissa si peu de repos pendant sa vie. Mais Dante n'est pas tout entier dans ces deux histoires; remontez seulement quelques années du cours de sa vie ; suivez-le dans Florence. Un jour, nous dit-il, c'était peu de temps après la mort de Béatrice, pendant qu'il dessinait une tête d'ange en pensant à celle qu'il avait perdue, deux dames entrèrent dans son atelier, et se mirent à considérer le dessin qu'il faisait ; mais lui, perdu dans ses pensées, et les yeux fixés sur son ouvrage, ne détourna pas la tête pour les voir ; l'invisible forme de l'ange, qu'il cherchait à fixer dans sa mémoire, faisait évanouir à ses yeux tout ce qui est de la terre.

Je pourrais varier à l'infini ces aspects divers et changeants de l'âme du Dante. J'ai voulu seulement indiquer qu'il y a deux manières de se représenter : l'une naïve et populaire, mais un peu rebattue et d'ailleurs exclusive, suivant laquelle l'ironie, la colère et la satire sont les seules parties de son génie ; l'autre, à la fois plus savante et plus vraie, et surtout plus humaine, qui dissipe ces vapeurs de l'abîme, qui interroge les témoignages contemporains. qui les fait servir à éclairer le poème, et qui retrouve la douceur et

le charme primitif sous les sombres couleurs qui l'avaient offusqué.

Cette méthode est la nôtre : elle ne sépare pas arbitrairement le Dante de son siècle et de son pays ; elle sait qu'il est l'expression la plus complète de cette Italie du XIIIe siècle que M. Lamennais ne veut ni aimer ni comprendre, qu'il en a les grandeurs, qu'il en partage les faiblesses, et que, dans cette contrée si fertile en artistes et en poètes, il est par excellence l'artiste et le poète.

Une découverte récente est venue confirmer ces résultats de la critique, et nous apprendre qu'il y eut, en effet, un Dante plein de douceur avant les amertumes de l'exil, et dont la figure même contraste avec tous nos souvenirs.

On connaît le portrait du Dante à quarante ans et l'austère contenance que lui a prêtée Vasari. Rien de plus noble, mais aussi rien de plus dédaigneux et de plus fier que cet homme dont la lèvre courroucée semble maudire Florence. C'est ainsi qu'on se l'est toujours représenté jusqu'ici. Or, il y a quelques années, on découvrit, dans la chapelle du palais del Bargello, à Florence, sous une épaisse couche de plâtre, une fresque du Giotto, et parmi les nombreux contemporains du Dante, groupés dans cette fresque, Dante lui-même, mais plus jeune, mais plus beau et d'une suavité telle qu'on a l'exacte mesure qui sépare l'amant de la *Vita nuova* du chantre des *Epreuves de l'âme.* Oui, ce jeune homme dont la lèvre sourit avec douceur, dont le profil vraiment angélique respire *amour* et *noble cœur*, dont la main tient une grenade entr'ouverte, c'est le poète à qui les dames envoyaient des messages pour le prier de les chanter comme la Portinari. A sa droite Brunetto Latini, à sa gauche Béatrice, derrière d'autres Florentins illustres : voilà le Dante de la vingtième année. Que d'orages ont passé sur cette tête, que d'adversités, que d'épreuves pour donner à cette sérénité douce l'expression d'amertume indignée du Dante exilé et les rides précoces d'un front vieilli par la pensée !

III

Il y a dans la vie de l'homme un moment où encore étranger à tout engagement de parti, exempt de trouble et d'inquiétude pour l'avenir, il médite ses premiers triomphes. C'est l'âge de la première poésie, qui correspond au premier amour. L'âme n'a pas encore pris son pli : elle est nouvelle en toutes choses et elle répand le charme de cette nouveauté sur les objets du dehors. Une simplicité ignorante de tout, une soif que la saveur du plus léger bien peut

calmer, une naturelle eurhythmie que rien n'altère encore, sont les traits distinctifs de la jeunesse du poète.

J'aime la *Vita nuova* parce qu'elle renferme plus d'un indice de cette vocation littéraire à peine formée chez le Dante. Elle a le charme d'un premier éveil du talent. Ce sont les tablettes où il notait jour par jour les traces fugitives de ses premières pensées. Elle marque cet heureux moment de sa vie où le fidèle de l'amour fut tel que sa dame pouvait le souhaiter. Heures ineffables dont Béatrice évoque le souvenir lorsque, dans la forêt du Purgatoire, il n'est plus séparé d'elle que par le petit ruisseau d'oubli :

Questi fu tal nella sua vita nuova.

Mais l'époque où Dante écrivait n'était pas, comme on se l'imagine, le poétique berceau d'un âge d'innocence et de candeur. C'était une époque déjà très avancée dans les lettres. Les sonnets, ces vermisseaux, disait Voltaire, qui naissent et qui meurent par milliers sur le sol de l'Italie, se multipliaient déjà, et ce genre prétentieux était cultivé par toute une école nombreuse et florissante, qui, par l'abus de la science et des jeux d'esprit, semblait vouloir hâter le déclin de la poésie amoureuse. Nous avons conservé quelques-unes des compositions de ce temps. C'est un mélange d'amour et de métaphysique où d'obscures allégories se mêlent aux maximes subtiles et délicates d'une chevalerie qui nous est inconnue, et contribuent à faire de l'amour un grimoire. Dante aima d'abord la subtilité de cette école, il l'imita même, et l'on a de lui certain sonnet d'un tour allégorique, qui rappelle le Sphinx par ses obscurités, et mettrait en défaut la perspicacité même d'Œdipe. Mais il entrait dans sa destinée de renouveler tout ce qu'il touchait; et un jour qu'il était las de métaphysique et de *concetti*, passant par un chemin le long duquel s'en allait un ruisseau bien clair, il entendit l'Amour qui lui dictait ce vers :

Donne che avete intelletto d'amore [1],

et de retour dans la ville, il écrivit une canzone qui fit sa réputation de poète et qui eut un tel succès que ses rivaux eux-mêmes la citaient comme un modèle du style nouveau. Ces deux styles, ces deux écoles, et par-dessus tout cette eau courante dans la campagne, murmurant dans l'âme d'un jeune poète ce vers qui en a gardé la fraîcheur, avouez qu'il y a là toute une révélation sur les débuts poétiques de l'auteur de la *Divine Comédie*, et que rien ne ressemble

[1] Oh! dames qui avez l'entendement d'amour.

moins au symbolisme où se perd M. Lamennais, qui compare la Béatrice du Dante avec la Sulamite du Cantique des cantiques, la Diotime du Banquet et la Zuleika des Arabes!

On a tout dit sur Béatrice, et je ne prétends pas redire ce qui est dans la mémoire de tous. Cependant puisque la *Vita nuova* et les interprétations de la critique allemande, suivies par M. Aroux, nous amènent sur ce terrain délicat, je dirai ce que je pense de ceux qui, comme lui, étendant cet étrange symbolisme jusqu'aux types consacrés par l'art et la poésie, ne craignent pas d'arracher à Béatrice son voile et sa couronne pour en faire la personnification sacrilége de je ne sais quelle secte menteuse. La piété d'un autre âge avait fait du symbole un emploi plus discret. Quand la pieuse imagination des contemporains voulut personnifier l'amour dans ce qu'il a de plus saint et de plus pur, elle trouva dans la Béatrice du Dante le terme de ses aspirations. Raphaël, s'inspirant de ce pieux souvenir, la peignit au Vatican sous le voile blanc, sous le feuillage de l'olivier, telle enfin que Dante l'avait décrite, et il en fit la personnification de la Théologie et la Reine des sciences. Mais si nous détournons un instant les yeux de cette image, et que rentrant dans nos cœurs, nous y cherchions le véritable nom de Béatrice, que trouverons-nous? Une femme s'est élevée de la terre, non loin de la maison où Dante a vu le jour. Tant qu'elle vécut, ce n'était qu'une enfant, la fille de Folco Portinari; mais Dante seul a vu son âme s'envoler vers le ciel, et dès ce jour il a conçu la pensée de son poème, comme s'il eût senti le vent de ses grandes ailes. Qu'est-ce donc que Béatrice? L'Inspiration sans doute? la Poésie, la Théologie, ce qu'il y a de plus immatériel et de plus divin? Oui, si vous voyez sous toutes ces formes un effort constant pour atteindre l'invisible; mais c'est quelque autre chose encore par rapport à l'âme du Dante : c'est une femme qui a vécu dans Florence, qui a laissé d'elle un souvenir vivant, et que rien d'abstrait ne peut définir. Ce que lui ajoutent les symboles n'est rien en comparaison de ce qui fait sa vie propre. C'est là que Dante a puisé tous les traits de son amour. Si Béatrice est une ombre, comment donne-t-il à ses yeux un regard, comment met-il sur ses lèvres l'éloquence, comment dépeint-il ses gestes gracieux et nobles? Non! Béatrice est une femme qui s'est élevée de la terre et qui, en devenant supérieure aux autres femmes, n'a rien perdu d'elle-même, et cela est si vrai, que quand elle est morte, elle revit tout entière agrandie dans le poème.

IV

Après cette première enfance intellectuelle du poète, la lutte commence. Le temps d'un âpre labeur succède aux exercices plus doux de la jeunesse. L'homme s'étonne de ne pouvoir marcher sans combat dans ce champ de la science où il va péniblement tracer son sillon. Il souffre la faim, et la soif, et les veilles; il pâlit sur les livres; il va chercher la science dans les lieux où elle se cache, et souvent il n'en rapporte que l'erreur et le mensonge.

Le *Convito* marque pour Dante cette période d'études. Et comme un grand poète renouvelle les formes mêmes les plus vulgaires de la vie de tous, il la raconte dans ce livre d'une manière neuve et inattendue. C'est la lutte des deux amours qui se disputent son cœur et que deux dames personnifient. L'une est Béatrice, que déjà la *Vita nuova* nous a fait connaître. Mais quelle est cette mystérieuse inconnue qu'il vit, nous dit-il, peu de temps après la mort de Béatrice, à la fenêtre d'une maison voisine, et à laquelle il adresse de nobles canzone qui réunissent la force à la subtilité : *con rime aspre e sottili*?

Cette femme est celle qui consola Boèce dans sa prison, et que Cicéron appelait le guide de la vie, c'est la Philosophie. Elle exige un long noviciat de ceux qui la recherchent et nous promet en retour la noblesse véritable que ne donnent ni le sang ni la richesse. Dante a souffert à sa poursuite non les épreuves du doute dont les Allemands font honneur à sa raison, mais les fatigues du jour et de la nuit. Il en a consigné le témoignage dans son *Banquet*, œuvre austère, comme le temps de sa vie qu'elle rappelle.

Mais, puisque le *Convito* signale une période d'études philosophiques et morales, on devait s'attendre à trouver dans M. Lamennais une réponse aux questions qu'il soulève. Quelle fut en bien ou en mal l'influence de la scolastique sur Dante et sur son poème? La scolastique, avec sa logique subtile et sa morale austère, ne va-t-elle pas détruire toute poésie dans son âme? Le problème a bien son prix. Et d'abord je déclare que je ne veux pas surfaire la science du Dante et que j'abandonne volontiers les découvertes dont on lui fait honneur. Je ne m'attacherai pas non plus à relever ici la faiblesse des connaissances historiques de M. Lamennais sur l'état des sciences au XIIIe siècle. Je ne lui opposerai pas le témoignage important de Galilée, tout récemment découvert, et l'espèce d'hommage scientifique qu'il vient rendre à la mémoire de son illustre compatriote, en

le commentant au point de vue astronomique [1]. Non, je tiens à prouver, au contraire, qu'on peut faire un grand poëme avec une science incomplète.

Mais s'il est absurde de considérer Dante comme un produit de la scolastique, il serait injuste de l'en isoler totalement. Dante l'a traversée tout entière, et il en est sorti fortifié. C'est à cette école saintement austère et sévèrement dogmatique qu'il doit ce spiritualisme arrêté dans ses traits, qui par ses conceptions morales et par l'énergique précision de sa langue philosophique, s'élève au-dessus des aspirations vagues et des poétiques rêveries. Je le dis en pensant à la prose du *Convito* et surtout au style du Paradis. Il y a là des hauteurs et des profondeurs, des précisions que l'intelligence contemporaine est loin de comprendre. Et en présence de tant de nobles vers uniquement consacrés à la description des objets intelligibles et divins, de la *Foi*, de la *Grâce*, de la *Lumière* et de la *Gloire*, de tant de thèses précises sur la liberté, la portée de la raison humaine et ses bornes, le bien et le mal, et la perfectibilité de l'homme, j'ose affirmer que si la *Somme* de saint Thomas venait à se perdre, on retrouverait, dans ses parties essentielles, sa philosophie traduite en vers par le Dante. C'est ainsi que la Sagesse primitive chez les Grecs parlait la langue des Muses et se consacrait à la poésie.

Ceux qui ne voient là qu'un perpétuel recours à l'autorité d'Aristote, ont pu saisir les formes extérieures de cette philosophie, mais ils n'en ont pas l'intelligence ; et Dante a beau les avertir, elle reste pour eux

La dottrina che s'asconde
Sotto il velame dei versi strani.

N'y a-t-il pas d'ailleurs un grand procédé de l'âme humaine qu'Aristote a trop méconnu, que Platon a décrit, que saint Augustin et saint Anselme ont mis en œuvre, que les grands scolastiques ont tous employé ? N'y a-t-il pas une grande école de philosophie chrétienne, qui par sympathie de génie se rattache à Platon ; grande et immortelle philosophie qui, tout enveloppée de formes scolastiques, se continuait à travers les âges, et qui, dégagée de toutes questions d'école, s'appelle le spiritualisme chrétien ? Ce procédé éminemment poétique, qui élève l'âme de la contemplation des créatures jusqu'au Créateur, cette grande école qui va à Dieu par cette voie, sont aussi le procédé et l'école du Dante.

Dante sur le seuil poétique de sa *Divine Comédie* est d'abord rentré

[1] C'est une curiosité très intéressante que nous devons aux soins d'Octavio Gigli, et qu'il a donnée sous ce titre : *Studi sulla Divina Comedia di Galileo Galilei, Vincenzo Borghini, etc.* Florence 1855.



dans son âme, « forêt obscure, sauvage et âpre, » et là il s'est retrouvé lui-même, *mi ritrovai*. Sans doute il ne décrit pas le procédé qu'a suivi sa raison ; il fait mieux, il raconte sa vie, et l'on sent se mouvoir en lui l'intelligence et la lumière. Il ne démontre pas l'immortalité, mais son poème n'est que la mise en action du principe de l'immortalité. On peut se représenter l'âme du Dante, étendue par un fond de vérités surnaturelles et divines que la philosophie de son temps faisait prédominer dans la science. Elle réunit tout : transparence, profondeur, infinité : elle ne s'arrête qu'au repos dans la lumière pure, dernier terme de toute aspiration vraiment philosophique. Si par l'énergique précision de la langue, Dante est l'élève de saint Thomas, par le parfum de mysticité répandue dans ses œuvres, il rappelle le séraphique auteur de l'*Itinéraire de l'âme à Dieu*. Si par la forme syllogistique il est le disciple du Stagyrite, par l'élan de son esprit, il fait penser à Platon. En résumé, il est faux que la scolastique ait étouffé son génie, puisque c'est le spiritualisme chrétien qui lui a donné des ailes ; il est injuste de lui contester toute portée philosophique, car il a traduit, dans une langue poétique et populaire, le principal monument de la science de son temps, et il a retrouvé, dans un siècle scolastique, la méthode et le mouvement sublime du spiritualisme grec et chrétien.

V

Le Doute et la Foi combattant dans une âme sont un spectacle douloureux et terrible dont notre âge n'a pas seul connu les tortures. Mais est-il vrai que l'âme du Dante ait sondé ces abîmes et qu'il ait erré sur cette mer semée d'écueils où tant d'autres ont péri ?

Cette question, qui d'abord paraît si facile, est cependant celle qu'a le plus embrouillée la nouvelle exégèse dantesque. Elle fait parcourir à Dante en ce moment toutes les formes de l'insurrection religieuse, toutes les phases de l'erreur et de l'incrédulité. C'est en Allemagne la tragique histoire d'un Dante qui a connu le Doute et qui l'a traversé avant de s'arrêter dans la Foi. C'est en France la singulière aventure d'un Dante hérétique, relaps et même pasteur d'une église albigeoise de Florence. Je ne dirai pas tout ce qui s'oppose à l'inqualifiable méprise de M. Aroux, qui croit ses conjectures justifiées quand il les appuie de conjectures nouvelles [1]. Tout proteste

[1] M. Aroux est l'auteur d'un livre : *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste ;* d'une brochure : *Dante, pasteur d'une église albigeoise de Florence*, et, enfin, d'une traduction complete de la *Divine Comedie*.

dans Florence, dans l'Italie du XIII[e] siècle, contre cette chimère d'un Dante hérétique, depuis les fonts de son baptême sur lesquels il veut être sacré poète jusqu'à la pierre de son tombeau, qui porte encore ce vers si souvent cité :

Theologus Dantes nullius dogmatis expers.

M. Lamennais lui-même, si prévenu et surtout si crédule, a résisté cette fois. « Nous croyons avec M. Ozanam, dit-il, que la théologie du Dante, strictement orthodoxe, était la pure théologie alors enseignée dans les écoles, la théologie de saint Thomas et des autres docteurs [1]. » Il est bon de rappeler cet aveu en présence des prodigieuses aberrations de la nouvelle exégèse dantesque. Il prouvera du moins à M. Aroux que sa chimère d'un Dante hérétique ne peut tenir, même pour des yeux prévenus, devant les résultats tout autrement décisifs des recherches et des convictions d'Ozanam. Il a beau par ses traductions, ses clefs et ses commentaires se mettre l'esprit à la torture pour faire du Dante un fauteur de l'hérésie, un ennemi de l'Eglise et même un imposteur, le Dante de l'orthodoxie résiste à ses prises, et M. Lamennais lui-même refuse d'y toucher [2].

Mais pourquoi faut-il que ce soit avec les formes acerbes d'un chrétien révolté que M. Lamennais donne à Dante un insultant brevet de catholicité dans ces termes vraiment dérisoires : « C'est ainsi que dans le cours des âges se produisirent les théologies égyptienne, brahmanique, mazdéene, juive, musulmane, chrétienne. *Celle-ci dut être nécessairement la théologie de Dante, né chrétien et qui vécut chrétien sincère.* » Est-ce ainsi qu'il convenait de parler du Dante et de trancher la question controversée de son orthodoxie ?

Du reste, la meilleure défense du Dante, c'est encore son poème, c'est le *Paradis*, que M. Aroux a seul laissé sans commentaire hérétique et qui défiera longtemps ses atteintes. C'est là que ce type d'orthodoxie, consacré par une tradition pieuse, introduit par Raphaël au Vatican, se retrouve tout entier dans l'intégrité de sa foi que saint Pierre examine, et dans toute l'ardeur de ces disputes saintes qui passionnaient l'Italie. C'est là qu'on assiste à des thèses à jamais mémorables, à des tournois théologiques, dont Béatrice est l'invisible reine. De telles peintures portent avec elles l'évidence de l'orthodoxie, et M. Aroux qui la conteste se prend lui-même dans

[1] Introduction, p. 30.
[2] Introduction, p. 31.

ses trames subtiles, véritables toiles d'araignée sans consistance que le critique a tirées de lui-même.

A ceux qui poursuivent la chimère d'un nouvel Evangile et veulent associer Dante à leur secte, je crois voir le Dante se tourner vers Virgile et dire :

« Maître, quelle est cette troupe superbe et maintenant aveugle qui marche à reculons ? »

Et lui : « Ils ont voulu un nouvel Evangile, et la lumière de l'Evangile unique et véritable leur a été ôtée. Eux qui disaient à l'humanité : Marche en avant, ils sont retournés en arrière vers les erreurs condamnées du prêtre Joachim ; ils ont porté la main sur le poème sacré ; ils t'ont fait hérétique, précurseur de Luther, ennemi de Rome ; mais ils te prient, ils t'appellent en vain, car ils n'ont point connu celle qui te fit dire : « Voilà que le Dieu fort me saisit et qu'il règne sur moi [1]. » Quand ils auront ainsi erré mille ans et mille ans encore, ils se retrouveront au même point d'où ils étaient partis, juste châtiment de cet orgueil qui les dompte et les afflige.

VI

Les questions de politique générale avaient occupé Dante, dont le vaste esprit, c'est M. Lamennais qui en fait la remarque, n'a pas laissé une voie de la pensée où il n'ait marqué sa trace. Ses doctrines sont résumées dans un livre composé dans un intérêt de parti, mais qui, par la gravité des questions et par l'ampleur du débat, s'élève au-dessus des querelles du temps. Le livre de la Monarchie contient le résultat de ses méditations sur le pouvoir, sur le droit, sur le sacerdoce et sur l'empire. On sent un homme qui, jusque dans l'agitation des partis, écrit les yeux fixés sur le type immuable de l'ordre, consulte la politique éternelle et remonte à l'idée du droit.

On retrouve ces doctrines, énergiquement résumées dans quelques vers de son poème et notamment dans ceux-ci :

Soleva Roma che l'buon mundo feo
Duo soli aver che l'una e l'altra strada
Facean vedere e del mundo e di Dio.

Ainsi deux soleils, deux grands luminaires : le Pape et l'Empe-

[1] Paroles que Dante prononça la première fois qu'il vit Béatrice.

reur, destinés à régir le genre humain dans ses voies spirituelles et temporelles : Rome reine et maîtresse de toutes les nations, siége de ces deux pouvoirs distincts, mais unis, conservant une mutuelle indépendance dans leurs rapports, et réglés par Dieu seul, véritable source de tout pouvoir : telle est la conception de Dante. Débarrassées de toute argumentation scolastique, des incroyables sophismes du temps, des erreurs même qui s'y mêlent, ces thèses, puisées dans le droit et dans l'histoire, et qui demandaient à la philosophie la consécration la plus haute, méritaient mieux peut-être que le dédain des modernes, et M. Lamennais lui-même ne leur refuse pas un air de grandeur.

Elles sont pleines de grandeur, en effet, et quand au lieu de les discuter à un point de vue tout moderne, on se replace dans le siècle de Dante, on en apprécie mieux la conception poétique. Ce sont ces thèses qui conservaient à son poème, œuvre subjective et personnelle, le caractère et la langue de l'épopée; qui après l'*Enéide*, en font une œuvre épique des Latins, ou plutôt (car l'horizon s'est agrandi depuis Auguste) une véritable épopée chrétienne. La défense des institutions catholiques, la tradition du pouvoir et de ses origines, l'unité politique et religieuse de l'Italie, voilà les grandes inspirations que Dante demande à l'histoire et à la politique, et qui élèvent son vers tantôt au ton de l'ode, tantôt à celui de l'épopée.

Les thèses du Dante, cependant, devaient trouver des contradicteurs, même au XIV[e] siècle ; elles ont semblé téméraires à Rome ; elles y furent condamnées, après sa mort, au moins sur un point spécial. C'est là ce qui nous a valu, dans ces derniers temps, la décevante hypothèse d'un Dante révolutionnaire et socialiste. Aujourd'hui, M. Lamennais combat ces mêmes thèses au nom de l'école révolutionnaire, dont il est l'un des chefs, et cela nous dispense de réfuter l'hypothèse de M. Aroux.

M. Lamennais fait d'abord l'impartial résumé de ces grands débats qui agitèrent l'Italie aux XIII[e] et XIV[e] siècles. Il nous montre le pouvoir spirituel débordant de son lit, comme un fleuve trop plein et qui menace de tout envahir. Il rappelle les prétentions des papes éloquemment résumées dans une bulle de Boniface VIII, confirmée par Clément V. A cette entreprise du pouvoir spirituel, Dante oppose le manifeste gibelin *de Monarchia*. On l'y voit cherchant à tracer deux zones au sein de la théocratie, réclamant pour les deux pouvoirs la garantie d'une mutuelle indépendance, rêvant même la concorde du sacerdoce et de l'empire.

Tel est le résumé des débats dans M. Lamennais. Mais bientôt, quittant ce rôle de rapporteur impartial, il entre en lice et produit des thèses nouvelles et révolutionnaires. Boniface VIII défendait les

Papes; Dante défend les empereurs; M. Lamennais s'écrie : Plus de Pape ! plus d'Empereur !

Je ne veux pas rechercher s'il a toujours pensé de même, si dans un temps déjà loin de nous, lors de sa participation au journal l'*Avenir*, toutes ces thèses du livre de la *Monarchie*, qu'il combat, n'ont pas été défendues par lui, si ce fantôme de théocratie, qui lui fait peur, ne l'avait pas alors étrangement fasciné. Qu'importe, après tout, que M. Lamennais, esprit puissant dans le faux, après avoir fait du pape l'argument universel, fasse aujourd'hui de la papauté l'universel fléau ; qu'après avoir déclaré la liberté, toutes les libertés conciliables avec le catholicisme, il les déclare toutes incompatibles avec ce même catholicisme ; qu'après avoir rêvé la chimère de l'omnipotence sacerdotale, il paraisse croire aujourd'hui que « les papes et les rois se sont ligués pour tenir les peuples parqués, comme un vil bétail, dans l'enceinte d'une double servitude ? » Des deux côtés l'erreur est égale, et ces thèses contradictoires se réfutent assez d'elles-mêmes.

Mais nous assistons à une leçon de politique générale donnée au Dante de la monarchie par un révolutionnaire et un démocrate des temps modernes, et M. Lamennais nous force, bien malgré nous, à comparer sa politique avec celle du moyen âge. Dante cherchait à concilier ces deux pouvoirs souvent hostiles; M. Lamennais, jugeant toute conciliation impossible, les retranche, et il leur substitue des thèses contraires à une Eglise, à une hiérarchie, à une monarchie quelconque. Ce dernier état de ses doctrines politiques atteste les grandes ruines qui s'étaient faites dans son esprit. Parti de la haine des papes, il aboutit définitivement dans sa préface à la négation de l'ordre surnaturel. En guerre avec les rois, il supprime radicalement tout pouvoir, et c'est là ce qu'il appelle fièrement son inflexible logique; ainsi, plus d'Eglise, plus de Monarchie, même tempérée: telle est la position dernière de M. Lamennais vis-à-vis du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel.

Mais sait-on bien à quelle doctrine philosophique se rattachent chez lui toutes ces thèses? M. Lamennais cherche l'absolu dans les institutions humaines, après l'avoir demandé aux institutions divines. Le rationalisme lui-même ne saurait suffire à donner une idée de son principe, car il s'arrête à la souveraineté de la raison. M. Lamennais va plus loin : il lui faut la souveraineté du peuple. Il ne s'arrête qu'à cette doctrine, qui divinise l'humanité prise en masse, qui fait du consentement mutuel la Raison-Dieu. Voici la grossière fiction qui représente le mieux son idée. La nature, devenue on ne sait trop comment l'humanité, prend à ses yeux les proportions colossales d'un individu composé de tous les corps, que

rien n'entrave dans son développement, qui contient dans son vaste sein tous les changements, et qui porte dans ses flancs les révolutions de l'avenir.

Sur cet être sacré, car il est sacré pour M. Lamennais, son panthéisme humanitaire fait descendre le souffle de l'Esprit, ce Dieu nouveau, sorte de Raison collective et une, qui n'est pas moins mystérieuse ni moins infaillible que le Dieu des chrétiens. Sa divinité rend des oracles; elle est le seul pouvoir spirituel, la seule règle des mœurs, la seule Eglise ici-bas. Il n'y a point de droit contre ce droit nouveau que M. Lamennais proclame droit divin. Quelles que soient l'injustice et la tyrannie de ses décrets, « ce que tous veulent n'en est pas moins ce qu'il y a de plus juste. »

En principe, la raison, supérieure à tout, domine tout; mais en fait la raison, c'est la force; l'humanité, dépouillée de la règle des mœurs et du frein des croyances, n'a plus pour se conduire que *l'infaillible instinct des peuples.* C'est l'infaillibilité des peuples substituée à celle des papes. On le voit, c'est de la théocratie retournée. Le principe part d'en bas au lieu de venir d'en haut, et les aberrations du pouvoir, dans les deux cas, n'en sont pas moins infaillibles et saintes.

Et c'est avec cette politique révolutionnaire que vous vous présentez dans l'arène pour combattre un défenseur de l'autorité monarchique du XIVe siècle! C'est pour y substituer cette chimère plus grande d'un corps politique formé de l'assemblage des éléments les plus divers, et pourtant animé d'un seul et même esprit, que vous combattez sa chimère d'un empire depuis longtemps disparu, et que vous savez bien ne pas pouvoir renaître? Vous reprochez à Dante de s'inspirer des idées orientales, et vous, vous reculez jusque dans l'Inde panthéiste! Chez lui, le Pouvoir est un grand vieillard au dedans d'une montagne, lequel tourne le dos à Damiette et regarde Rome comme son miroir [1]; chez vous, c'est un monstre hideux chargé de tous les désirs, et qui, sans cesse repu, reste toujours inassouvi.

Mais alors qu'avez-vous à reprocher à Dante? Après avoir partagé ses erreurs, vous en inventez de nouvelles. Sa politique générale, toute chimérique qu'elle est, l'était moins par rapport à son temps que la vôtre ne l'est par rapport au nôtre. On voit même que le pédantisme scolatisque des écoles de droit renaissantes de Vérone et de Bologne, auxquelles Dante empruntait ses thèses monarchi-

[1] Dentro dal monte sta dritto un gran veglio
Che tien volte le spalle in ver Damieta
E Roma guarda si come suo speglio.

ques, avait moins faussé son jugement que l'inflexible logique de l'école révolutionnaire moderne, qui a dicté les thèses de M. Lamennais.

On conçoit que Dante, fasciné par la grande ombre de Charlemagne, ait pu rêver pour son Empereur l'héritage du peuple romain et l'établissement d'Auguste ; mais assurément il était moins chimérique que M. Lamennais, décrétant de son autorité privée un remaniement complet des institutions chrétiennes et des bases du droit qui nous régit. L'espérance puérile de voir renaître la grandeur de l'ancienne Rome au XIVe siècle, l'était moins peut-être que celle de voir renaître les vertus et les exemples de la Rome civique dans celle de Mazzini. Si la monarchie universelle exercée par un empereur en possession de fonder la paix perpétuelle était un rêve, que dire de l'universelle démocratie qui doit, suivant M. Lamennais, changer la face de l'Europe moderne ?

En ce qui touche l'Italie, Dante entendait mieux les intérêts de son pays. Il conservait le pape et l'empereur. M. Lamennais détruit l'un et l'autre. Il cherchait à concilier les libertés municipales de l'Italie avec le principe de l'autorité monarchique, et sans doute ces libertés municipales s'arrangeraient mieux du principe monarchique qui les conserve, que de celui de la démocratie, avec lequel M. Lamennais les déclare ici même incompatibles.

La philosophie de l'histoire est aussi plus belle et plus vraie chez le poète : il croit à une tradition du pouvoir, à une chute originelle, qui fait couler des ruisseaux de larmes dont se forment les fleuves du Cocyte, et qui suintent à travers les fentes entr'ouvertes du vieillard de l'Ida, poétique figure de l'humanité corrompue (Enfer, XIV). M. Lamennais, lui, se représente cette humanité comme un Dieu; il légitime ses excès, il exalte son orgueil et il ne voit dans l'histoire « que le long procès-verbal des supplices de l'humanité, le pouvoir tient la hache et le prêtre exhorte le patient. »

VII

Pour être un grand poète, que manquait-il à Dante? Il aimait Béatrice, il avait connu les hommes, il avait fait l'épreuve de la vie publique; mais il lui manquait encore ce je ne sais quoi de plus achevé que donne le malheur. Dieu, qui fait les poètes, lui préparait une suprême infortune et lui fit savourer la douleur jusqu'à la lie.

Alors il y eut entre le ciel et lui un grand combat dont la terre a perdu le souvenir, et dont le poëme a gardé l'écho. Dante entendit une voix qui passa près de lui en proférant un mot fatal pour l'homme qui aime son pays : l'*exil.*

« Ah ! qu'il est dur, s'écria-t-il en l'entendant, qu'il est dur de rompre le pain de l'étranger, de monter et de descendre les degrés qui mènent à sa demeure ! »

Mais la voix reprenait : « Dante ! il faut partir ! il faut laisser dans Florence les choses que tu aimas le plus.

Tu lascerai ogni cosa diletta. »

« Ingrate patrie ! s'écriait Dante, si tu savais quels trésors d'amour renferme ce cœur que tu as brisé, non, tu ne me chasserais pas ainsi de ton sein ! »

« Dante, il faut partir ! il faut boire la coupe que Dieu te présente. Ne crains rien : il y a dans l'amertume de ce breuvage une vertu qui élève l'homme au-dessus de la terre. »

Et comme Hippolyte s'en fut d'Athènes, chassé par les coupables manœuvres d'une marâtre perfide et sans pitié, Dante partit de Florence ; et quand il eut marché quelque temps, il se retourna pour la voir encore, et il pleura, non sur lui, mais sur elle.

Et maintenant ne me demandez pas les causes de cet exil immérité. C'est l'éternelle histoire de ces démocraties envieuses et tyranniques qui ne souffrent pas longtemps un grand citoyen. Le séjour de Dante était devenu impossible dans Florence corrompue. Il avait contre lui les passions et les vices du cœur humain. L'état de sa patrie ne comportait plus les mâles vertus, ni les leçons d'un autre âge. Il dut succomber dans sa lutte contre les maux et les discordes de son pays.

Il tomba noblement : car il garda son âme entière. L'exil ne put abattre la fierté de son courage. Il ne voulut pas acheter par une lâcheté son retour dans Florence, et y rentrer un cierge de cire à la main, dans l'attitude d'un pénitent : « Non, mon père, ce n'est pas là, écrit-il à celui qui l'en convie, ce n'est pas là pour moi la voie de rentrer dans ma patrie... Que si pour retourner à Florence, il n'y a pas d'autre chemin que celui qui m'est ouvert, je ne retournerai point à Florence. » Toujours aussi l'amour de la patrie l'accompagna dans l'exil. De même que Béatrice disparue laissa dans son âme un long deuil, on dirait que quand Florence fut morte pour lui, Dante l'aima davantage. Il la personnifie dans ses vers, il lui parle dans ses lettres, on sent qu'il la voit dans ses rêves. C'est la belle

et *noble fille de Rome*, c'est aussi cette *mère de peu d'amour* qui l'a mis au monde.

Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

C'est pourquoi partout où vit un exilé qui ait gardé dans son cœur les espérances de l'Italie, l'âme de cet illustre proscrit lui est présente : elle lui parle sa langue, soit qu'à l'heure de la prière, il croie entendre ces cloches de Florence dont le doux appel faisait gonfler son cœur d'amour, soit que du monastère de Fonte-Avellana Dante lui envoie des plaintes éloquentes contre l'injustice de son ingrate patrie. L'exilé se rappelle ces vers, allusion évidente à la pauvreté du poète proscrit :

Indi partissi povero e vetusto
E se l' mondo sapesse' l cuor ch' egli ebbe
Mendicando sua vita a frusto a frusto
Assai lo loda e piu lo loderebbe. (*Paradis.*)

Il se rappelle ces lignes du traité de Vulgari Eloquio : « J'ai pitié de toutes les âmes des malheureux, mais ma compassion est plus grande pour ceux qui dans l'affliction ne revoient la patrie que dans leurs songes. »

Comment M. Lamennais n'a-t-il pas mieux senti les grandeurs et les misères de l'exil ? Eh quoi ! cet amour de la patrie, qui est de tous les temps, n'a point fait battre son cœur à l'unisson de tant de cœurs, pour qui Dante adoucit les amertumes de l'exil ! Rien ne l'a touché dans cet orgueil qui se laisse fléchir au doux nom de la patrie, dans cette soif de vengeance que rien n'apaise et qui se calme pourtant. M. Lamennais n'a pas ressenti ou du moins n'a pas exprimé de sympathie pour Dante exilé, et supportant noblement son infortune.

VIII

J'ai évoqué successivement l'amant de Béatrice, l'écrivain, le voyageur, le philosophe, le chrétien, le politique et le proscrit. En étudiant ainsi tous ces hommes qu'un seul nom résume, qu'avons-nous fait ? Nous avons analysé les éléments de l'œuvre principale de Dante Alighieri, nous avons mis à nu les ressorts les plus secrets de son poème, nous avons montré les différentes transformations qu'il a subies dans l'âme de son auteur. Dante a dit quelque part une grande parole à l'adresse des poètes : « *Di mia natura sono trans-*

mutabile per tutte le guise. De ma nature je suis singulièrement perfectible! »

De tous ces hommes multiples qui vécurent en lui, un seul a survécu toutefois, un seul devait rester : le poète. Et de même de toutes nos analyses, une seule pensée doit survivre, la pensée de son poème.

Vienne donc le souffle de l'esprit qui réunisse ces membres épars et leur infuse une vie nouvelle. J'attends le nouvel Elisée, qui, se couchant sur le cadavre, lui dise : Lève-toi ! Et il se lèvera.

Et maintenant, pour montrer que le procédé que nous avons opposé à celui de M. Lamennais est plus exact et plus vrai, il reste à tenter une dernière entreprise. Interrogeons le poème, et voyons si nous y trouverons la justification de nos analyses précédentes, et si, après avoir découvert, dans le Dante de la réalité, les bases de ses fictions poétiques, nous retrouverons, dans l'analyse du poème, le Dante de la vie réelle.

Eh bien! oui, le poème reproduit, dans son ensemble et dans ses parties, cette vie si complexe et ses trois époques distinctes. L'Enfer, le Purgatoire et le Paradis répondent à ces trois phases : la vie publique, l'exil et la vision.

Après les courtes années de la jeunesse et le grand deuil qui décida de son avenir, Dante se jeta dans l'arène des partis, il en ressentit toutes les agitations, et nous avons la vive peinture de ce temps de sa vie dans son *Enfer*.

Avec l'exil, l'expiation commence : ses tristesses, ses voyages à la recherche d'une terre primitive et pure, sont de ce temps de sa vie, et nous leur devons la plus touchante de ses inspirations : le *Purgatoire*.

Cependant tout lui manque à la fois. Ce n'est pas assez qu'il ait eu sa maison abattue, ses biens confisqués ; qu'il ait laissé ses enfants et sa femme en ôtage, forcé lui-même de tout quitter pour se soustraire à la mort. Il voit de jour en jour ses dernières espérances s'enfuir, les malheurs de sa patrie croissent avec les années. L'Italie elle-même, ce verger de l'Europe, n'est plus qu'un champ désert. Mais Dante a trouvé le repos suprême et comme un avant-goût de la patrie. Il s'élève d'un vol sublime au-dessus du monde et de ses factions. Cette vie à qui tout manque du côté des hommes, se retourne du côté du ciel. Il devient supérieur à son temps. Bientôt les solitudes de Ravenne et la grotte de Tolmino recevront seules les confidences de son génie. Lorsque vous visitez son tombeau et que vous parcourez en silence les grandes allées de la Pineta, vous sentez dans ces lieux l'âme du Dante solitaire et devenu le chantre du *Paradis*.

La forme elle-même suit le progrès des idées : son vers, qui

s'élance d'une veine féconde, réfléchit la lumière et les ombres comme une eau limpide et profonde reproduit le mouvement et la variété de ses rives. Dans le *Purgatoire*, le grand justicier de la Providence a fait place au prophète des temps nouveaux. On voit flotter devant soi tout un monde, on ne sait quel monde mystérieux et inconnu. C'est là, qu'au sortir des ténèbres et de l'Enfer, l'Eglise, avec des hymnes, accompagne ses pas, que des psaumes d'une douceur et d'une tristesse infinies, divisent les heures du jour et marquent les degrés de l'expiation, que ses plaintes s'épanchent avec des larmes. On dirait ces cordes de la lyre suspendues sur les rives des fleuves de Babylone et que le vent faisait gémir. N'est-il pas évident que ces chants, si doux et tout pleins de la pensée d'un exil, n'appartiennent pas à la même période que ceux de son Enfer, écrits sur le ton de la colère et de la satire?

Dans l'*Enfer*, Dante est surtout l'homme d'une ville, d'un parti. Dans le *Paradis*, il a brisé pour toujours ces étroites frontières : il plane au-dessus de Rome et des nations conquises par ses armes et par ses lois. Toute idée d'épreuve et de châtiment a disparu : les voix de l'exil et de la douleur sont muettes. Les muses saintes s'avancent, tenant dans leurs mains des vases de parfums, semblables à cette femme, qui fit couler sur les pieds de l'homme de douleur prêt à savourer la mort, les flots tranquilles et doux d'une huile abondante et parfumée.

Ainsi, le poème du Dante est dans ses trois parties l'expression même de sa vie ; chaque vers est une fibre de la poitrine du poète, chaque chant une période de jours qu'il a soufferts, et la division même de l'œuvre reproduit les diverses phases de son existence, tour à tour agitée, calme et lumineuse.

Ce qui fait l'unité de ce poème est aussi ce qui fait l'unité de cette vie. L'un et l'autre sont consacrés au triomphe de la poésie, et de cet ineffable accord résulte l'harmonie de l'homme et du poète, qui jamais ne se rencontra dans une plus excellente mesure.

Aussi, voulez-vous comprendre le poème, n'allez pas chercher l'explication dans une érudition sèche ou dans d'abstraites théories. Prenez le fonds même de la vie de tous, de la vôtre et de la mienne ; ce qu'il y a de plus familier et de plus mystérieux, de plus vulgaire et de plus exquis, le *plaisir* et la *douleur*, voilà la donnée du poème, parce que c'est la donnée même de la vie. La vie se développe entre ces deux extrémités que nul ne peut atteindre ici-bas, et le poème se déroule comme elle entre ces deux bornes, dont l'une est placée au seuil de son Enfer et l'autre au terme du Paradis.

Mais la vie elle-même, dans son vaste cours, ira s'engloutir un jour dans ces deux grandes suites, l'une de douleurs sans trêve suc-

cédant à l'avide recherche du plaisir, l'autre de bonheurs sans fin venant couronner les épreuves noblement supportées; et ces deux grandes suites de maux et de biens infinis sont précisément ce que Dante appelle dans la langue de tous un *Ciel* et un *Enfer*.

Dante nous apprend, par son poème, que la vie d'un grand poète n'est qu'une série de sacrifices offerts à son art. Et qu'est-ce, en effet, que la *Comédie divine*, si ce n'est le triomphe même de la poésie sur la réalité vulgaire et bourgeoise qui proteste contre elle? Immolation volontaire de l'orgueil, lutte acharnée contre les faiblesses de l'homme, consécration de tout son être au but suprême de l'art, voilà le poète.

Ceux qui s'étonnent de lire sur la porte de ce grand édifice ces mots: *Comédie divine*, ceux-là ignorent sans doute qu'un abîme sépare le comique de l'homme du comique de Dieu, et que la comédie dans le ciel est bien souvent la tragédie sur la terre, drame émouvant et terrible, dont Dieu tient les acteurs en sa main, et où l'homme, après avoir occupé la scène quelques instants, disparaît dans les coulisses de l'éternité! Loin de lui toutefois la pensée que ces péripéties sanglantes, que ces grandes catastrophes ne soient que des jeux préparés par le grand Aristophane du ciel pour les plaisirs d'un parterre inconnu. Si Dante reconnaît, avec les grands poètes du passé et les principales lumières de l'Eglise, que nous sommes des jouets dans les mains de Dieu, c'est dans le sens où Bossuet le dit de l'homme pécheur et corrompu. Le comique divin, dont il est le ministre, loin d'être le vain amusement d'un public, est l'éternelle leçon de la Providence: il nous instruit en même temps qu'il nous frappe, il relève ceux qu'il abat, il nous transforme enfin.

IX

Et maintenant qu'introduits au centre même de l'édifice nous en avons mesuré la hauteur, nous pouvons mieux juger le portique nouveau que M. Lamennais prétendit élever à la gloire d'Alighieri. Au point de vue de l'art, ce portique est manqué, son architecture écrasante contraste péniblement avec le style du monument: c'est un échafaudage arbitraire de considérations générales inopportunes et le plus souvent fausses. Sur les degrés, autour de la chaire pontificale, siègent la Colère et l'Envie. Dans le lointain, on aperçoit je ne sais quelle aurore démocratique et sociale, éclairant tout l'Orient de ses lueurs sinistres.

M. Lamennais n'a pu conduire jusqu'au bout ce travail que la mort est venue interrompre. La première partie seule est achevée. De la seconde on peut dire comme des murailles de Carthage élevées par Didon :

> Pendent opera interrupta minæque
> Murorum ingentes.

Des menaces! le mot est merveilleusement choisi pour caractériser l'œuvre de M. Lamennais. Ce sont des menaces qui, par dessus la tête du Dante hardiment sacrifié, vont mourir aux pieds du souverain pontife.

Par cette Introduction, M. Lamennais tient à prouver que s'il aborde le poète du catholicisme et se complaît dans la hardiesse de ses vers, il s'est mis d'avance en debors du temps et de la pensée de son auteur. C'est à quoi sont consacrées cinq pages de considérations générales, qui prouvent que le style n'est pas mieux respecté que la pensée.

Viennent ensuite une vie du Dante écourtée et des indications superficielles des principaux ouvrages, qui attestent le manque d'études précises et l'absence d'érudition dantesque. L'historien, le politique et l'exilé disparaissent, comme le peintre, le voyageur et l'artiste avaient disparu d'abord. Puis M. Lamennais prétend prouver qu'il va parler de son *Enfer*, tout en protestant contre la rigueur des supplices et le dogme absurde de l'éternité des peines ; de sa politique, tout en la trouvant détestable; de sa science qu'il méprise, puis de son christianisme qu'il repousse; de la Papauté contre laquelle il a gardé des rancunes invétérées. Après quoi l'éditeur se désole en pensant que « *ce monument impérissable*, » que « *ce travail où s'est fortement empreint le génie d'un maître* » demeure inachevé.

Mais l'absence de proportions, le manque d'art, le défaut d'érudition ne sont rien auprès du défaut capital et dernier qui suffirait pour déparer à mes yeux ce monument, fût-il plus impérissable encore. Le poème du Dante est écrit sous une seule inspiration, sous une seule dictée, celle de l'amour, et l'Introduction de M. Lamennais nous paraît inspirée par la haine et des rancunes personnelles. Oui l'Amour respire jusqu'en enfer chez le Dante, il a bâti de concert avec la Justice cette porte funeste qui en ouvre l'entrée, il se venge quand il est méconnu, il pardonne quand on l'invoque, il récompense quand on l'aime. C'est lui qui, à travers les yeux de Béatrice, rayonne jusqu'au cœur du Dante quand il s'écrie : « Elle regardait en haut et moi je regardais en elle ! » C'est lui qui le prit tout enfant, comme le Dieu fort, et captiva toutes ses puissances

C'est lui qui frappe, qui punit, qui dompte, qui abat et qui relève ses esprits, en lui est sa force, son appui. Tout est amour dans son œuvre, amour de Béatrice, amour de la philosophie, amour de la patrie; s'il y a lutte dans son âme, cette lutte est entre deux amours. Voilà pourquoi Dante est le plus grand des poètes modernes peut-être. C'est celui qui a le plus aimé. Son interprète, au contraire, fait paraître des sentiments de haine dans une œuvre de paix et dicte des pages d'une philosophie sombre et rebelle; il ignore que Dieu, quand il forma le cœur des héros et des poètes, y mit d'abord la bonté.

M. Lamennais s'est attiré cette disgrâce, quels que soient d'ailleurs les mérites et les défauts de son œuvre principale, en suivant les errements d'une école qui cherche l'absolu dans les choses humaines, néglige les leçons de l'histoire et veut soumettre la vie de l'homme, comme celle des peuples, aux lois d'une inflexible logique. On peut juger de la méthode et des procédés de cette école en voyant ce que Dante est devenu daus ses mains. Si M. Lamennais se fût contenté de sacrifier ce qui empêche l'homme et le poète de paraître, afin de tirer du bloc de la réalité les éléments de sa grandeur et le caractère propre de sa figure, alors il eût été d'accord avec l'histoire et la religion des peuples, qui nous apprennent que l'homme ici-bas se forme par une épuration progressive; il eût retronvé sous la rude écorce du marbre les veines de la statue, les virtualités puissantes du génie; il eût vu que le type définitif qui se détache, pour la postérité, de tous ces hommes divers qui se sont résumés dans le Dante, n'est que le résultat d'une série d'épurations successives à laquelle la nature elle-même l'a soumis. Mais cet *homme nouveau* qui se forme ainsi par les leçons de la Providence et de l'histoire, non moins que par les lois de la nature, dans les entrailles du poète, échappe totalement aux analyses de M. Lamennais.

C'est ici qu'on peut se donner le spectacle de sa méthode et l'opposer à celle du Dante. Quand tout à l'heure, pour mieux faire ressortir la pensée profonde qui dirigea sa vie, et qui lui dicta son poème, nous faisions évanouir les souillures du passé, que nous le montrions se renonçant lui-même, quand, nous faisant les ministres du Dieu qui l'éprouva, nous allions jusqu'à le punir et à le frapper injustement peut-être, ces rigueurs salutaires étaient d'avance acceptées par Dante. Qui sait, en voyant ces proscrits et ces mendiants illustres, si l'infortune n'est pas une part de l'héritage que Dieu leur a promis et la marque qui sert à discerner les grands poètes? Qui sait si ces hommes, un moment élevés à la place de Dieu, puisqu'ils sont créateurs, ne doivent pas préluder par le sacrifice, peut-être même expier par le malheur la prérogative du

génie ? Toujours est-il qu'au moment même où Dante était délivré de ses liens et dépouillé de tout ce qui fait ces *Grands de chair* dont parle Pascal, le souffle de l'esprit le visitait, une création nouvelle allait s'accomplir, des fruits nouveaux et vraiment poétiques naissaient sous ces émondes salutaires, et par un *fiat* tout-puissant on voyait naître le Poème. Mais notre critique s'arrêtait au seuil même du premier chant et finissait avant la première heure de cette nuit mémorable où « la poésie morte est ressuscitée. »

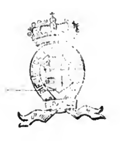
M. Lamennais ne paraît pas comprendre les lois de ces créations sublimes que l'amour accomplit et qui s'achètent par le sacrifice. Il n'arrive point par une critique sérieuse et élevée jusqu'à ce repli profond de l'âme où tout le poème est contenu, comme la plante se trouve dans le germe. Mais, en revanche, il atteint de son froid scalpel les fibres intimes de l'homme et du poète, il les divise, il les tranche, et, bien loin de s'arrêter devant le poème, il nous en livre les dissections froides et la triste anatomie. La *Divine Comédie* n'est à ses yeux qu'un monument du passé que la foule a vidé depuis longtemps, mais dont l'esprit moderne ne se refuse pas à admirer en passant la masse imposante et les proportions gigantesques. C'est « une fantastique apparition, où la joie même est pleine de tristesse. » C'est « une pompe funèbre enfin, où l'on croit entendre autour d'un cercueil le service des morts dans une vieille cathédrale en deuil. »

A mesure que nous nous élevions de sphère en sphère avec le Dante, nous le voyions sacrifier de sa vie quelque portion périssable et laisser retomber de lui-même dans les abîmes du néant quelqu'un de ces hommes qui vécurent en lui. Dégagé par ces pertes salutaires, débarrassé de ses dernières entraves, Dante montait toujours, et le triomphe de la poésie s'achevait dans les plus hautes sphères qu'il soit donné d'atteindre au vol de l'aigle.

Le procédé de M. Lamennais nous fait redescendre de ces hauteurs où le génie s'élève, pour assister au naufrage de toute poésie. Tous les grands principes de l'œuvre de Dante sont niés dans son étude, et le poème lui-même est relégué dans ces abîmes des temps écoulés où s'est enfoncé le moyen âge avec lui. Qu'une école froidement sceptique et hardiment négative ait considéré cette étude comme fondamentale, je le crois sans peine. Mais c'est bien plutôt par une réaction contre les idées religieuses, par une protestation contre les résultats les plus certains de la critique et de l'histoire, en un mot, par des négations radicales, qu'elle a dû plaire, que par de véritables services rendus à la *République des lettres*, la seule qu'il eût dû servir, et dont j'ai voulu parler.

Mais qu'importent ces négations de la critique, dont la critique

peut toujours faire justice? En définitive, ces négations écartées, que reste-t-il? Dante traduit par M. Lamennais, c'est-à-dire la réfutation même des principes émis dans l'Introduction, et une tentative pour vulgariser le Dante. Ainsi, on nie les gloires du catholicisme, mais l'on traduit ses œuvres, on maudit le passé, mais on en exhume les restes glorieux, son orthodoxie nous répugne et son génie nous attire. M. Lamennais a sa part dans ces nobles inconséquences. Il détrône les papes, il renverse l'Eglise, il s'insurge contre la foi religieuse, il maudit le moyen âge, mais il traduit l'*Evangile*, l'*Imitation de Jésus-Christ* et la *Divine Comédie* du Dante, attestant ainsi le besoin des sources vives et des émotions pieuses, au milieu même de la lutte des partis et des agitations de la polémique. C'est ainsi que le spiritualisme chrétien, par un invincible attrait, soutient et élève ceux mêmes qui nient son action. Ils ont beau lutter, le courant plus fort les entraîne avec lui; ils vous diront qu'ils le remontent, mais ils le suivent.



Imp. de Dubuisson et Cie, r. Coq-Héron, 5

